

Pierre VINCENT, co-fondateur de la Ligue Française pour la protection des oiseaux (la LPO)

par Olivier POUJOL



et Pierre VINCENT¹



JEAN VINCENT dit LAVILLE

Ce portrait de Pierre Vincent est la seconde étude consacrée dans notre revue aux Vincent de Meyrueis. Joseph Ignon, architecte à Mende, membre de la Société des Lettres, avait publié en 1943 un article faisant connaître JEAN VINCENT, DIT LAVILLE, DE MEYRUEIS, COLON DE SAINT DOMINGUE.

Jean François Vincent, dit Laville, né le 9 septembre 1751, est négociant à Meyrueis quand il part vers 1787 faire fortune à Saint-Domingue, laissant sa femme et ses six enfants. Jean Vincent exploita à Haïti, dans la partie française de l'île, une affaire de café et de coton. Il ne put décider son épouse à aller le retrouver. Mais il fut rejoint par l'aîné de ses fils, Jean, quand celui-ci eut atteint l'âge de dix ans. Laville accumula effectivement une grosse fortune et il acheta en 1790 une habitation au Bouquet Palmiste, quartier de Mirebalais, près de Port-au-Prince. C'est là qu'il fut tué d'un coup de pistolet par des esclaves en révolte à la fin de l'année 1791. L'habitation fut incendiée. La mauvaise nouvelle fut connue à Meyrueis au début de l'année 1792. Jean, sauvé par un propriétaire voisin, échappa au massacre et il serait mort dans les rangs du général Leclerc (campagne de 1802).

1 - Pierre Vincent, architecte.

Jean Vincent avait épousé en juillet 1773 Jeanne Belon (1751-1827) devant le pasteur de Meyrueis, Samuel François. Le couple eut six enfants : une fille décédée à quinze mois (1774-1775) ; Jeanne Marie mariée à Antoine Avesque en 1794 ; Jean qui n'est pas revenu de Saint-Domingue ; Sylvestre marié à Jeanne Françoise Constance Vassas ; Pierre Maurice marié à Nancy Long ; François marié à Henriette Atger, d'où la dynastie des pasteurs de Vébron et son rameau de Genève (pasteur Anthony Vincent et son fils Jean Vincent, avocat de grand renom).

À titre d'indemnité, Jeanne Belon, après de longues procédures, reçut en 1822 un secours de 360 francs, puis de 60 francs tous les deux mois. Elle chercha à obtenir davantage et les héritiers obtinrent en 1832 une indemnité de 3 250 francs.



Joseph Ignon (ADL 8 fi 6).

Les Ignon sont liés aux Vincent par la descendance Floracoise de Sylvestre Vincent. Aline Vincent, fille de Sylvestre et de Constance, épousa Louis-François Veigalier, avoué et maire de Florac. Ils eurent pour gendre Édouard Ignon, père de Joseph Ignon. Le reliquat des indemnités dues à Aline Vincent lui fut versé à la suite des démarches menées à bien par celui-ci, alors juge de paix à Millau. Quelle fut la part de l'ascendance protestante et cévenole dans la vie de Joseph Ignon (1871-1944) qui était né à Florac la même année que Paul Arnal ? Un an

avant son décès, Joseph Ignon, « *un homme exceptionnel* » (Bruno Jaudon), donna cet article, tiré de ses archives familiales, où il livrait son ascendance Vincent. Joseph Ignon avait conservé l'énorme dossier des indemnités familiales faisant suite à la mort tragique du colon Laville, épisode dit-il « *qui est encore un souvenir de famille pour l'auteur de ces lignes* ». Mais l'indemnité versée depuis 1825 par Haïti aux anciens colons de Saint-Domingue cumulée au remboursement des emprunts contractés par le nouvel État auprès de banques françaises (!) pour honorer des versements successifs, ont contribué à faire d'Haïti, qui a payé à prix d'or son indépendance, l'un des pays les plus misérables du monde.

Les Vincent de Meyrueis forment une vaste tribu avec des branches de tous les côtés. Ce n'est pas dans celle de Laville que nous trouverons l'ascendance directe de Pierre Vincent.

JULES VINCENT

Partons du grand-père paternel de Pierre. Jules Vincent est né à Meyrueis le 6 octobre 1814. Pierre Joseph Jules Vincent est le fils de Pierre Joseph Vincent, commis greffier de la justice de paix du canton de Meyrueis, âgé de 23 ans, et de Marie Nadine Belon qui s'étaient unis en 1813. Pierre Joseph Vincent (1791-1855) est négociant et greffier de la justice de paix du canton de Meyrueis. Il est maire de Meyrueis de 1834 à 1846. Il fit réaménager (pavements, parapets) la place Sully et en 1842, il fit planter les platanes que l'on y voit toujours. Il a fait améliorer la desserte en eau des fontaines publiques. Il est le fils de Pierre Gabriel Vincent (1754-1823), marchand négociant, administrateur du Directoire de Meyrueis et de Anne Élisabeth Nègre qui s'étaient unis en 1788 à Saint-Jean-du-Bruel, ville du Rouergue d'où les Nègre sont originaires (déclaration de mariage selon édit de 1787). Une génération avant, Pierre Gabriel est fils de Jean Vincent, maître chirurgien et de Marguerite Gervais (les Vincent sont de Meyrueis, les Gervais sont de Ganges). Mais ne remontons pas plus haut.



Jules Vincent
(doc. O.Poujol).



À la sortie de Meyrueis : les premières pentes du causse Méjean et le site de la Fabrique (doc. O.Poujol).

Jules Vincent installe une filature de bourres de soie puis une filature de laine dans un établissement toujours nommé *La Fabrique* à Meyrueis sur la route de Florac (aujourd'hui, vaste maison privée sur l'avenue Martel). Ce nom de « fabrique » vient des « marchands-fabricants » qui dans l'économie préindustrielle ne fabriquaient pas eux-mêmes, mais faisaient fabriquer les tissus par de nombreux tisserands dispersés, leur fournissant la laine quand ils n'avaient pas de troupeaux, achetant leurs pièces qu'ils commercialisaient. Une maison construite par Pierre Cabanel, avec clef de porte portant la date de 1833, a été vendue en 1843 à Jules Vincent, agrandie en 1844, déclarée comme carderie de bourres de soie en 1847. Le cardage des déchets de soie est une

spécialité de Meyrueis en connexion avec le bassin du Vigan. La « *bourette de soie* » provenait presque exclusivement des filatures viganaises, en particulier celle très importante de Saint-Euzéby. On a une idée de *La Fabrique* en 1851 : au rez-de-chaussée machine à vapeur de 6ch, deux salles de presses ((6 et 16), quatre baquets laveurs ; au premier étage, salle avec huit métiers mécaniques, salle de 16 presses, bureau ; au deuxième étage, logement de contremaître, deux salles d'entrepôt industriel, salle de magasin industriel ; à l'étage de comble séchoir ou étendage de frisons. En 1855, l'activité se réduit sur la soie et il y a une reconversion au moins partielle vers la laine ; la maladie des vers à soie pousse au passage à la laine. Une partie de l'activité est transférée au moulin de Montblanc situé dans la vallée de la Jonte et alimenté par un canal formant une dérivation de la Brèze. À côté du moulin, un bâtiment est aménagé pour recevoir une filature de laine cardée. L'exploitation, confiée à Florent Malzac, ne subsiste qu'au niveau artisanal, jusque vers 1866. L'activité textile cesse alors dans les deux sites : *La Fabrique* et *Montblanc*. Installée sur une hauteur, *La Fabrique* fonctionne non pas à l'énergie hydraulique, mais à l'énergie thermique produite sur place. La cheminée de *La Fabrique* se trouvait à l'extrémité est du bâtiment, là où se trouve une terrasse. Jules Vincent abandonne l'activité textile, mais celle-ci continue dans la petite ville par la fabrication des chapeaux de feutre qui lui apporte une notoriété régionale : usine de chapellerie Veyrier dans la ville et chapellerie Couderc (au moulin d'Ayres) moins importante. La chapellerie se maintient en dépit de l'enclavement qui pèse sur l'activité industrielle locale.

La Fabrique dénommée Villa des Cytises, à Meyrueis (doc. O. Poujol).



Jules Vincent est conseiller général de la Lozère de 1861 à 1870 et maire de Meyrueis à deux reprises : de 1870 à 1874 et de 1881 à 1888. On doit à Jules Vincent maire l'établissement de la première bascule publique, l'établissement d'écoles communales dans les hameaux de Ferrussac et Pourcarès. En tant que conseiller général, Jules Vincent a fortement œuvré pour que le Conseil général reconnaisse enfin l'intérêt de la construction de la route carrossable des Gorges de la Jonte, dont le chantier traînait depuis 1842. En effet, la plupart des conseillers généraux jugeaient cette dépense « *exorbitante et de peu d'intérêt pour l'économie du département* ». La route a été terminée en 1875. Vincent eut moins de chance avec le projet de chemin de fer de Millau à Meyrueis et Florac qui est resté à l'état de beau rêve. Par décret du 22 août 1880, Jules Vincent, ancien conseiller général et ancien maire, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Sans vouloir rabaisser ses mérites, il faut considérer que son fils est alors le secrétaire particulier du ministre de l'Intérieur ! Jules Vincent affiche très clairement de solides convictions républicaines. Un procès de plusieurs années l'opposa à son prédécesseur nommé sous le Second Empire, Eugène Joly, directeur des mines de Saint-Sauveur-des-Pourcils et Pourcarès, qui se faisait appeler Joly de Morey, à propos du règlement de la fourniture de poteaux de bois destinés à l'établissement de la ligne télégraphique avec Florac qui avait été suspendu par Joly.

Le 15 août 1872, une scène tragi-comique, longuement racontée dans la presse locale, eut un grand retentissement dans la Lozère et dans les départements voisins du Gard et de l'Hérault. On est à Meyrueis, au moment de la République de Monsieur Thiers, quand la municipalité du lieu est acquise aux républicains autour de Jules Vincent. Dans la soirée de ce 15 août, le *commissaire spécial de police* à Meyrueis, faisant sa ronde pour la fermeture des cafés, ordonne la dispersion d'un groupe d'une dizaine de jeunes gens positionnés devant le Café de l'Union, en proférant injures et menaces. Le Café de l'Union est le siège de l'Union Royaliste, alors que le Cercle Républicain se réunit au Café National, installé en face sur l'autre rive du Béthuzon. Une bousculade éclate, un jeune attrapa le *commissaire spécial* au collet et le fait plonger la tête la première dans le bassin d'une fontaine de la ville. Des membres du Cercle de Meyrueis assistent à la scène du balcon de la maison en vis-à-vis et protestent contre l'initiative du commissaire. Celui-ci, après avoir été tiré de l'eau, entre dans le Cercle et invective le maire Vincent et son adjoint M. Robert qui ne répondirent pas. Il multiplia ses injures contre « *le parti Vincent, le parti de la canaille ! et de la crapule !... dans ce parti il n'y a que de la saleté* ». Dans cette scène, la gendarmerie, appelée par le commissaire, n'est pas intervenue.

Jules Vincent avait été suspendu de son mandat de maire pour deux mois en janvier 1872 (il envoya une adresse à Thiers qu'il faudrait retrouver). Thiers le pourvut d'un *commissaire spécial*, fonctionnaire dévoué au parti de l'ordre, ayant pour mission de surveiller le maire et son adjoint. Julien Beauville fut nommé *commissaire spécial de police* à Meyrueis le 15 juillet 1872. Dès son arrivée, il multiplia mesquineries et tracasseries, se mit à dos une bonne partie de la population et un mois après, le commissaire de Monsieur Thiers se retrouva à l'eau.

Le 16 septembre 1872, M.M. Vincent maire et Robert adjoint (docteur Robert) sont suspendus de leurs fonctions pour deux mois par le préfet de la Lozère : lors des faits « *regrettables* » qui se sont produits à Meyrueis le 15 août 1872, ils ont été « *sinon instigateurs, du moins moralement complices de l'odieuse agression dirigée contre le commissaire de police* ».

Une instruction fut ouverte, le maire et le commissaire ayant porté plainte devant le procureur de Florac. Il fut établi que la provocation venait du commissaire. Le tribunal correctionnel de Florac à l'audience du 5 octobre condamna Jules Viala, qui dans la bousculade fit chuter le commissaire dans la fontaine, à 25 francs d'amende, des circonstances atténuantes ayant été admises en sa faveur en raison de ses bons antécédents et des provocations dont il fit l'objet. Le *commissaire spécial* est condamné à 5 jours d'emprisonnement pour outrages envers le maire et son adjoint. L'incident du *commissaire spécial de police* est resté longtemps dans la mémoire collective des anciens de la ville.

Jules Vincent a épousé Nancy Cabane, née à Nîmes, fille de Louis Cabane négociant. Le couple eut un fils unique ayant pour prénom d'usage Louis. Jules Vincent décède à Meyrueis le 6 février 1889. Nancy Cabane décède à Meyrueis le 22 janvier 1901, à l'âge de 75 ans. Il y a de Jules à Louis, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une mutation majeure pour cette branche des Vincent de Meyrueis : abandon de l'activité industrielle pour la Fonction Publique, départ de Meyrueis pour exercer ailleurs un emploi. Les Vincent y retourneront, mais désormais comme estivants. Ils gardent leur carré au cimetière protestant. La lignée des Vincent de Vébron, par le ministère pastoral, a continué à vivre au pays jusqu'en 1906.

LOUIS VINCENT

Pierre Jules David Louis Vincent est né à Meyrueis le 25 juin 1852 de Pierre Joseph Jules Vincent et de Nancy Cabane. Après des études au lycée de Nîmes, ville de sa famille maternelle, il poursuit des études de droit jusqu'au doctorat. Il devient avocat. En 1880, il est le secrétaire particulier d'Ernest Constans, ministre de l'Intérieur. C'est le marchepied d'une très belle carrière dans le corps préfectoral. Il est secrétaire général de l'Hérault, secrétaire général



Le préfet Louis Vincent.

de La Manche, secrétaire général du Gard, sous-préfet d'Arles, préfet de l'Allier en 1889, préfet de l'Hérault en 1894, préfet du Nord de 1899 à 1911, année de son départ à la retraite. Waldeck-Rousseau le nomma à Lille le 28 septembre 1899.

Le périodique LA VIE FLAMANDE ILLUSTRÉE du 2 mai 1903 le résume ainsi : « *Deviné par Constans, choisi par Waldeck-Rousseau ; deux parrains qui, comme les fées du conte, lui ont légué ce qu'ils avaient de meilleur : une tête, une poigne et du cœur* ». Un article du quotidien LE NORD titré LES IDÉES DE M. LE PRÉFET, en date du 1^{er} mars 1909, relève à propos du préfet Vincent : « *Le préfet du Nord*

n'est pas le premier venu. Le département du Nord n'est pas la première venue des circonscriptions administratives de la France. On connaît la boutade de Léopold 1^{er} qui disait : – mon collègue, le préfet du Nord ... ». Louis Vincent fut fait commandeur de la Légion d'honneur (1908). Sa longévité dans son poste préfectoral à Lille est remarquable. Il fut un grand préfet par son autorité, son humanité, sa connaissance des hommes et des problèmes de son département. Il y a laissé une empreinte féconde dans les domaines de l'hygiène et de la santé publique, dans la protection de la mère et de l'enfant. Préfet honoraire, installé à Paris rue de l'Université, il demeure administrateur de plusieurs sociétés dans les pétroles ou dans l'exploitation des colonies. Il préside la Société des études du Nord qui a de gros intérêts dans les pétroles polonais, la compagnie industrielle de la céramique française, la compagnie générale des bois coloniaux, les ports marocains de Kénitra et de Rabat-Salé, etc. Il est membre du Cercle Républicain. Il est marié avec Marie Rose Jeanne Nègre (1859-1930). Elle est sa cousine issue de germain. Le couple eut trois enfants : Pierre Vincent né en 1883, décédé en 1918. Maurice Vincent né en 1885, décédé en 1953, époux d'Edith Karcher dont le petit-fils Pierre est le co-auteur de cet article. Marguerite Vincent, née en 1890, décédée en 1918, épouse de René Bouvier. Louis Vincent meurt à Paris le 30 mars 1928.



Le Préfet Vincent accueille le Président de la République, Armand Fallières, à l'expo de Roubaix, en 1911 (Z Studio Architectes).

Louis Vincent est resté très attaché à Meyrueis où il repose au cimetière protestant. Il transforme *La Fabrique* en maison de famille. En 1902, il la prolonge, côté est, par un bâtiment élevé à la place de l'ancienne chaufferie. En 1912, jeune retraité, Louis Vincent préside le banquet de la 18^e assemblée générale du Club Cévenol tenue le 1^{er} septembre à Meyrueis. Banquet de plein air sur la place d'Orléans, par un temps maussade, sauvé par de bons plats et d'excellents discours. L'ancien préfet du Nord se leva le premier « *et c'est un vrai charme que de l'écouter. Humour, esprit, à propos, il y a de tout cela dans son langage : les rires alternent avec les bravos. C'est un vrai succès que remporte notre cher Meyrueisien* » (BULLETIN DU CLUB CÉVENOL). À la création de l'association, une section du Club fut projetée à Montpellier. Le projet échoua en 1896. La présidence de la section devait revenir au préfet de l'Hérault Louis Vincent.

PIERRE VINCENT

Le docteur Gilles Morlock a établi les biographies des étudiants, médecins, garçons de laboratoire de la Faculté de médecine de Montpellier tués à l'ennemi au cours de la Grande Guerre dans une récente et irremplaçable étude intitulée : LES DESTINS BRISÉS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER. Ce chercheur nous a apporté la base de notre documentation.

Francis Léopold Pierre Vincent naît le 7 septembre 1883 à Montpellier. Son père Louis Vincent, âgé de 31 ans, est secrétaire général de la Préfecture du Gard. Sa mère Marie Rose Jeanne, née Nègre, est âgée de 26 ans. L'enfant est né dans la maison de campagne de la famille Nègre, le mas Chivaud, à

Celleneuve, alors que ses parents sont domiciliés à Nîmes. L'enfance de Pierre Vincent est marquée par les nombreux déménagements qu'impose une carrière préfectorale. La famille a cependant un point d'ancrage à Meyrueis où le préfet Vincent a transformé en maison de vacances l'établissement familial de *La Fabrique*.

Pierre passe son baccalauréat (Lettres-Philosophie) à Lille en 1901.



Pierre Vincent, co-fondateur de la LPO (coll. A. Arbeau).

L'année suivante, il s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier. Il s'engage alors pour trois ans pour répondre à ses obligations militaires. Il est libéré en septembre 1903. Il reprend le cours de ses études qui auront alors une orientation mixte en médecine et en sciences, à Montpellier en 1904, puis à Lille en 1908 et à nouveau à Montpellier jusqu'en 1910. Il prépare aussi et obtient une licence ès sciences naturelles en 1907. Il s'intéresse dans ses recherches à la géologie, la botanique, la zoologie, la biologie. Il travaille en 1911 et en 1912 dans l'un des laboratoires du Muséum national d'histoire naturelle sous la direction d'Édouard Trouessart.

Il entre à la Société nationale d'acclimatation en 1911 présenté par Edmond Perrier, Édouard Trouessart et Auguste Ménégaud. Il est en 1912 l'un des membres fondateurs de la Ligue Française pour la Protection des Oiseaux (la LPO), dont il est le premier trésorier. Il passe au même moment ses examens de médecine à Montpellier. Il soutient le 25 janvier 1913 sa thèse de médecine intitulée VACCINATION ET SÉROTHÉRAPIE DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE. Le jury est présidé par le professeur Carrieu. On peut relever que Pierre Vincent lutte contre la fièvre typhoïde par des moyens médicaux (sa thèse est une défense de la vaccination) à la suite de son père qui avait lutté contre cette même fièvre, qui ravageait le département du Nord, par des moyens administratifs promouvant l'hygiène publique (élimination des eaux contaminées). Dans un avant-propos, Vincent exprime sa reconnaissance envers ses maîtres de diverses facultés en distinguant de façon plus personnelle le professeur Calmette, de Lille : « *la valeur de son enseignement s'est trouvée doublée du charme de son affectueux intérêt pour nous* ». Le sujet de la thèse de Vincent deviendra vite d'une brûlante actualité : la vaccination contre la fièvre typhoïde menée systématiquement sur le front français a préservé les troupes en campagne durant la Grande Guerre d'une mortalité massive.

Pierre Vincent s'établit à Paris. Il y a épousé le 9 décembre 1912, dans le XIII^e arrondissement, Marie Claire Bugnod. Le couple eut deux enfants, Renée née en 1913, Jacques né en 1918. Pierre est mobilisé dès le mois d'août 1914. Il rejoint la zone des combats à Vervins (sous-préfecture de l'Aisne) comme médecin auxiliaire. Il est aux armées jusqu'en septembre 1918. Il est affecté comme médecin dans plusieurs unités et sert dans plusieurs secteurs du front. Sa conduite lui a valu quatre citations. Ceux qui l'ont connu ont témoigné de son dévouement total, de son courage, de son audace pouvant aller jusqu'à la crânerie. Le 29 août 1918, Pierre Vincent, médecin aide-major, arrive en Alsace. Il est détaché au 1^{er} RI. Dans la matinée du 5 septembre 1918, Pierre est tué d'un éclat d'obus à la tête projeté sur l'abri du poste de secours où il se trouvait, au Camp Wagram, secteur de Wesserling, sur la commune de Moosch. Il est inhumé dans la nécropole nationale de Moosch. La perte de Pierre est d'autant plus cruelle pour sa famille que sa sœur Marguerite meurt le même jour que lui des suites de couches.



Monument commémoratif de la Grande Guerre, à Paris, bd de Ménilmontant.

La mémoire de Pierre Vincent est honorée sur le monument aux morts de Meyrueis et sur les plaques commémoratives du temple de Meyrueis et de la Faculté de médecine de Montpellier. Un monument aux Parisiens morts pendant la première guerre mondiale a été inauguré le 11 novembre 2018. C'est une installation horizontale de 280 mètres de long posée sur le mur d'enceinte du cimetière du Père Lachaise, le long du boulevard de Ménilmontant. 94 415 noms ont été gravés sur des plaques qui se succèdent année par année. Pierre Vincent y figure, cas peu fréquent d'un combattant dont le nom est inscrit sur deux monuments aux morts : d'abord celui de Meyrueis, comme citoyen de cœur (on dut faire un geste envers son père en l'inscrivant, car ces monuments ne mentionnent pas les « originaires »), puis celui de Paris dont le soldat mobilisé ressortait administrativement.



Louis Magaud d'Aubusson (1849-1917), premier président de la LPO, tient dans ses mains 2 macareux moines. Des oiseaux de toutes les espèces et de toutes les couleurs

La Ligue Française pour la Protection des Oiseaux fut créée le 26 janvier 1912 lors d'une séance de la Société nationale d'acclimatation dont elle forme la sous-section d'ornithologie. Elle élit ce jour-là un bureau présidé par Louis Magaud d'Aubusson où Vincent est désigné trésorier et Albert Chappellier, qui en eu le premier l'idée, est modestement vice-secrétaire. La LPO a une trésorerie autonome, possède son budget et sa publication, au départ une feuille de liaison et d'informations utiles : LE BULLETIN DE LA LPO. Le déclic de la création de la LPO est le massacre des macareux moines en Bretagne. La réserve des Sept Îles, petit archipel au large de Perros-Guirec, devient en 1912 la première réserve naturelle de France (une réserve privée) : la chasse est interdite sur l'archipel par le préfet des Côtes-du-Nord. Un peu avant, en 1909, le castor du Rhône avait bénéficié d'un régime de protection préfectoral dans les départements du Gard, du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Castor du Rhône et macareux moines furent les premières espèces protégées en France. Par la suite, le castor de Rhône sera étudié par Albert Hugues, naturaliste devenu Lozérien par son mariage avec Marie Atger (d'Artigues dans la vallée du Tarnon), père de Camille Hugues, préhistorien, membre de la Société des Lettres. La ligue fit sa première apparition en public au concours agricole d'Alès, organisé du 1^{er} au 3 novembre 1912 par la Société d'agriculture de l'arrondissement d'Alès. Nichoirs de différents modèles, ouvrages et plaquettes sur les oiseaux furent exposés.

La Société nationale (impériale à sa création) d'acclimatation a eu une action notable en Lozère sous le Second Empire en liaison avec la Société d'Agriculture de la Lozère pour des essais d'adaptation de yacks dans les montagnes du département en particulier dans le massif de l'Aigoual.

Pierre Vincent s'intéresse particulièrement au baguage des oiseaux et aux nichoirs. Dans les bulletins de la LPO de l'année 1912, il publie en trois livraisons un article sur LE NICHOR PRATIQUE : c'est le premier article publié dans ce bulletin. Après avoir présenté les « nicheurs de trous », hôtes possibles de ces nichoirs, à commencer par les mésanges, Vincent donne les dimensions, les règles de construction, des conseils pour les emplacements, pour ceux qui souhaitent installer eux-mêmes leurs nichoirs. Il aborde ensuite les nichoirs du commerce et les façons de les poser. Vincent pose un principe novateur de la LPO, l'encouragement à l'initiative individuelle : chacun peut construire ou installer un nichoir. Vincent donne ensuite un article sur LE BAGUAGE DES OISEAUX MIGRATEURS, suivi d'un article sur LE BAGUAGE AU NID. Il entreprend des démarches en vue d'établissement de nichoirs dans les jardins publics de Paris (séance de la ligue du 23 février 1912). Pierre Vincent est très assidu aux séances de la ligue. Toujours lors de la séance du 23 février, il fait une communication sur la destruction des oiseaux dans les départements du Midi. Il fait une communication sur la reproduction du Goéland argenté et de l'Aigrette des Antilles (séance du 4 mars 1912). Il présente deux exemplaires vivants du *Perdica asiatica* (ou Perdicle rousse-gorge) et parle des caractères de cette



espèce et des différences de plumage dans les deux sexes (séance du 1^{er} avril 1912).

Pierre Vincent adhère au combat contre la plumasserie, une des actions phares de la LPO avant la Grande Guerre. Le commerce de la plume pour la confection de vêtements féminins et celle des chapeaux de ces dames est une activité, certes légitime reconnaît la LPO, mais qu'il convient de réguler au mieux. Vincent pense qu'il faut agir auprès de la femme : « *il faut arriver à lui démontrer qu'on est obligé de tuer une mère de famille pour lui fournir la parure qu'elle convoite* » (séance du 26 avril 1912). On reconnaît le fils d'un préfet du Nord, familier du département, quand il intervient à propos des dangers que rencontre l'oiseau avec le fil télégraphique : « *Vincent indique un procédé employé dans le département du Nord qui consiste à enfiler sur le fil télégraphique des bouchons espacés de 3 mètres environ pour que les Pigeons voyageurs les évitent* » (séance du 26 avril 1912).

Peu avant la guerre, il s'installe médecin aux environs de Paris. Au début de l'année 1914, il est domicilié *villa Marguerite* à Aulnay-sous-Bois. Son entrée dans la vie active l'oblige à s'éloigner pour un temps de ses occupations favorites. Pierre Vincent aimait s'entourer d'animaux qu'il traitait avec le plus grand soin. Il préférait les espèces curieuses. Il a raconté en 1913 dans le bulletin de la Société d'acclimatation l'histoire d'UNE NICHÉE DE CHATS SAUVAGES, l'histoire triste d'une portée de quatre chatons sauvages qui ne vécurent pas longtemps en compagnie des hommes et ne purent faire « *de charmants animaux d'appartement* ».

À la mi-janvier 1916, Pierre Vincent est évacué du front pour maladie. Il rejoint son régiment à la mi-avril. Il peut assister à Paris à la séance de la LPO du 21 février 1916 qui se tient le jour de l'attaque allemande sur Verdun (début de la bataille de Verdun). Les participants évoquent la rareté des moineaux dans les contrées ravagées par la guerre. Pierre Vincent intervient dans l'échange : « *M. le docteur Pierre Vincent, que nous sommes heureux de revoir parmi nous, après un long séjour aux armées en qualité d'aide-major, en prend occasion pour nous recommander une façon de manger le moineau, digne des plus fins gourmets.*

Voici cette recette mirifique. On prend un pauvre moineau, on le tue, on le plume, on l'accommode comme convient, puis on ouvre une pomme de terre, on y enferme le corps grassouillet de l'oiseau et on fait cuire doucement. Le docteur Vincent a sans doute goûté à ce mets que n'eut pas désavoué Brillat-Savarin dans la tranchee dont il revient et où il a gagné par sa belle conduite et son dévouement professionnel une citation et une croix de guerre ; il le déclare délectable » (compte-rendu de la séance inséré dans le bulletin de la Société d'acclimatation, année 1916). Cette intervention, où narrateur et rédacteur ont preuve d'un humour salubre en cette période tragique, est la dernière prise de parole de Vincent à la LPO.

Le 31 mars 2012, à l'occasion du centenaire de la LPO, Henri Jenn, président d'honneur de la LPO Alsace et trésorier de la LPO France, des membres de l'association et des élus du Haut-Rhin, se sont rendus sur la tombe de celui qui a contribué à créer la LPO et en fut le premier trésorier jusqu'à son décès.

La blessure de RENAUD

Pierre Vincent et Marie Claire Bugnod eurent deux enfants : Renée Vincent née le 28 février 1913 à Paris dans le XIII^e arrondissement et Jacques Vincent né le 24 juin 1918, décédé en 1972 à Troyes, médecin comme son père. Marie Claire Bugnod eut une longue vie : 1887-1988 (décès également à Troyes).

Renée Vincent épouse le 16 juillet 1932, à Boulogne Billancourt, Olivier Séchan, encore étudiant avant d'être enseignant, traducteur, écrivain, auteur de livres pour enfants. Renée a pour témoin le cousin de son père, Léopold Nègre chef de laboratoire à l'Institut Pasteur. Il participait à l'élaboration du BCG et mit au point la première technique de vaccination. Léopold a connu Albert Calmette à Lille par son oncle préfet du Nord. Albert Calmette et Louis Vincent ont œuvré ensemble pour lutter contre la tuberculose, fléau du département. Ils ont été très liés autour de la question, cruciale dans le Nord, de la santé publique. Le préfet a soutenu de façon très active l'action du directeur de l'Institut Pasteur de Lille, fondateur de la Ligue du Nord contre la tuberculose. Son soutien fut déterminant dans la création du sanatorium familial de Montigny (1905). Renée et Olivier eurent trois enfants : Catherine, Nicolas et Christine. Catherine est décédée d'une maladie infantile le 10 février 1939. Renée et Nicolas ont été tués à Falaise le 7 juin 1944, le lendemain du débarquement en Normandie dans un bombardement allié. Christine se trouvait à Biarritz soignée dans un sanatorium pour un début de tuberculose, Olivier Séchan était à Paris pour son travail. Pierre Vincent et Renée Vincent, le père, puis la fille, ont été tués dans des combats datés des derniers mois de chaque guerre mondiale.

Olivier Séchan se remarie en 1945. Il eut de sa seconde union plusieurs enfants dont en 1952, Renaud Séchan : le chanteur Renaud. On lui cacha longtemps la première union de son père transformée en lourd secret de famille pour un



Renaud Séchan, jeune, alias RENAUD (DR).

jeune garçon très sensible. Dans son autobiographie, COMME UN ENFANT PERDU (2016), Renaud raconte qu'il a appris très tard, en 1964, à 12 ans, la première union de son père et les enfants qui en sont nés. Sa sœur aînée Christine est en réalité sa « demi-sœur ». En 2016, il se rend à Falaise, par une triste journée sous la pluie, pour voir au cimetière Saint-Gervais la sépulture de son frère Nicolas et celle de Renée Vincent et c'est là qu'il apprend par les services de l'état civil de la mairie qu'il a une autre sœur Catherine.

O. P. et P. V.

Sources

BARGETON René : DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DES PRÉFETS (SEPTEMBRE 1870-MAI 1982), Paris, Archives Nationales, 1994.

CHAPPELLIER Albert : MORT AU CHAMP D'HONNEUR. PIERRE VINCENT dans le BULLETIN DE LA LIGUE FRANÇAISE POUR LA PROTECTION DES OISEAUX, n° 1 et 2 1919.

IGNON Joseph : JEAN VINCENT, DIT LAVILLE, DE MEYRUEIS, COLON DE SAINT DOMINGUE dans le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES DE LA LOZÈRE, 3^e et 4^e trimestres 1943.

JAUDON Bruno : JOSEPH IGNON (1871-1944) : À A REDÉCOUVERTE D'UN HOMME EXCEPTIONNEL, dans la REVUE DU GÉVAUDAN, n°45, 1^{er} semestre 2018.

LUGLIA Rémi : DES SAVANTS POUR PROTÉGER LA NATURE. LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION (1854-1960) (voir le chapitre X : LA SINGULARITÉ LPO), Presses Universitaires de Rennes, 2015.

LUGLIA Rémi : DE L'ANIMAL NUISIBLE À L'ANIMAL PROTÉGÉ (XIX^e - XXI^e SIÈCLE) : LES CAS DES OISEAUX ET DU CASTOR dans L'ANIMAL ET L'HOMME : DE L'EXPLOITATION À LA SAUVEGARDE, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2021.

MORLOCK Gilles : 1914 - 1918. LES DESTINS BRISÉS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER 2016.

POUJOL Olivier : LE CLUB CÉVENOL RACONTÉ AUX ENFANTS dans CAUSSES ET CÉVENNES n°4 1993 (à propos du livre d'Olivier Séchan : LUC ET MARTINE AU BORD DU GOUFFRE, Bibliothèque Verte 1976 ; Luc et Martine ont eu des devanciers, membres du Club Cévenol).

POUJOL Olivier : L'ACCLIMATATION DES YACKS SUR L'AIGOUAL dans la REVUE DU GÉVAUDAN 1^{er} semestre 2014.

SÉCHAN Renaud : COMME UN ENFANT PERDU. AUTOBIOGRAPHIE, XO Éditions, 2016.

VINCENT Pierre : LE NICHOR PRATIQUE DANS LE BULLETIN DE LA LIGUE FRANÇAISE POUR LA PROTECTION DES OISEAUX, première année, n°1 et 2, n°3, n°4 - 1912.

VINCENT Pierre : LE BAGUAGE DES OISEAUX MIGRATEURS dans le BULLETIN DE LA LIGUE FRANÇAISE POUR LA PROTECTION DES OISEAUX, n°4 - 1912.

VINCENT Pierre : LE BAGUAGE AU NID DANS LE BULLETIN DE LA LIGUE FRANÇAISE POUR LA PROTECTION DES OISEAUX, n°5 1912.

VINCENT Pierre : VACCINATION ET SÉROTHÉRAPIE DE LA FIÈVRE THYPHOÏDE, Montpellier Imprimerie coopérative ouvrière 1913.

VINCENT Pierre : UNE NICHÉE DE CHATS SAUVAGES dans le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE, année 1913.

WIENIN Michel : PATRIMOINE INDUSTRIEL DE LA LOZÈRE, éditions du patrimoine Languedoc-Roussillon, service de l'inventaire général, 1er trimestre 2000.

Les auteurs remercient Philippe CHAMBON pour les informations communiquées sur Meyrueis.



CONTACTS

LPO Occitanie. Délégation territoriale de la Lozère : c/o Legendre, rue des Boudons, 48 340 Saint-Germain-du-Teil.

Pour les rapaces uniquement : Équipe Grands Causses de la LPO France : Le Bourg, bureau de poste, 12 720 Peyreleau.

La LPO est aujourd'hui la première association de protection de la nature en France.